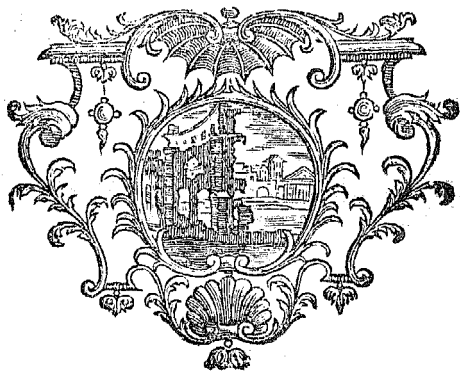


LE TONNELIER

OPÉRA-COMIQUE,
MÊLÉ D'ARIETTES.

*Représenté par les Comédiens Italiens ordinaires
du Roi , le 16 Mars 1765.*

Prix, 24 sols avec la Musique.



A P A R I S,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-deffous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. D C C. L X V.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

FR. NIC. MANSKOPFSCHES
MUSIKHISTORISCHES
MUSEUM. FRANKFURT A.M.

By Hand of the Author

[Sossec, François Joseph]

AVERTISSEMENT.

ON a représenté, à l'Opéra-Comique, dans la dernière année de la Foire Saint-Laurent, une Pièce intitulée : *le Tonnelier*, dont le succès ne fut pas heureux. Quelques situations théâtrales & de bons morceaux de Musique qui s'y trouvoient, firent naître l'idée de la remettre au Théâtre, avec des changemens. Ceux qu'on y a faits, sont devenus si considérables, qu'on pourroit la donner aujourd'hui comme tout-à-fait nouvelle. Cependant pour n'avoir point de reproche à recevoir ni à se faire sur cet article, on a eu soin de marquer ici, avec des guillemets, tout ce qui subsiste de l'ancien Tonnelier.

C'est d'après des épreuves favorables & répétées en plusieurs endroits, qu'on ose présenter cette Pièce au Public; plus appuyés néanmoins sur les exemples de son indulgence, que sur le mérite de l'ouvrage.

Les Lecteurs extrêmement rigides n'y trouveront pas sans doute de quoi satisfaire la solidité de leur goût; mais ils ont dû s'y attendre, puisque c'est, en général, le fort du comique, d'amuser bien moins à la lecture qu'au théâtre. On pourroit cependant faire observer que ce genre d'écrire même, a comme le plus sublime, son génie & ses ressorts; que sa fin est de plaire; & qu'il n'a jamais tant d'effet, que lorsque ses moyens sont plus cachés. Mais on croiroit que l'Auteur a fait naître exprès cette occasion de plaider sa propre cause; & d'ailleurs, s'il tombe, ses meilleures raisons ne prouveront rien: si, au contraire, il réussit, il aura gagné sans mot dire.

A C T E U R S.

MARTIN, *Tonnelier.* M. Audinot.

FANCHETTE, *jeune paysanne pupille, aimée de Martin, & amoureuse de Colin.* M^{lle} Beaupré.

COLIN, *jeune Milicien réformé, Garçon Tonnelier chez Martin, & amoureux de Fanchette.* M. Trial.

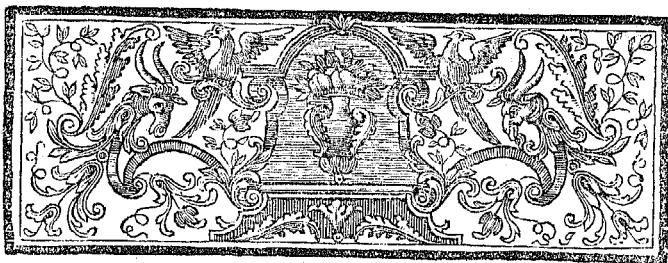
SEP, *Vigneron du voisinage.* M. Deheffe.

GERVAIS, *Meûnier du Village, oncle de Colin.* M. Carlin.

La Scène est au Village, dans la Boutique de Martin.

L'action commence sur les deux heures après midi ; elle dure environ huit heures.

La Pièce est un mélange de l'ancien & du nouveau genre.



LE TONNELIER, OPÉRA-COMIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une boutique de Tonnelier. Au fond, sur un des côtés, la porte de la rue ; du côté opposé, la porte d'une chambre ; sur le devant de la Scène, & à gauche des Acteurs, une colombe ; plus loin, un tonneau ; à droite, un chevalet ; & dans la coulisse, un curvier qui est à moitié avancé sur la scène.

COLIN, FANCHETTE.

D U O.

FANCHETTE.

NON, non, je ne veux pas.

COLIN.

Hé mais, jarni, par quel caprice ?

A mon cœur plein de tes appas

Peux-tu faire cette injustice ?

A

LE TONNELIER,
FANCHETTE.

Laisse-moi, Colin.

COLIN.

Donne-moi ta main.

FANCHETTE.

Non, non ; laisse-moi, Colin.

COLIN.

Si, si ; donne-moi ta main.

Ensemble.

F. Mais finis donc,

C. Non, non, non.

F. Finis donc.

C. Non.

Par la jarni, je t'aime, & je veux t'en donner des preuves.

FANCHETTE.

Air : Eh rli, & rlan.

Colin, il faut de la prudence,

COLIN.

Eh ! ventrebleu, j'ai de l'amour ;

Oui, je veux, malgré ta défense,

Le dire à chaque instant du jour :

Sous tes loix, mon âme enrôlée,

D'un pas vainqueur & triomphant,

Eh rli, & rlan,

Prétend marcher mèche allumée,

Eh rlan ran plan,

Tambour battant.

OPÉRA-COMIQUE.

7

FANCHETTE.

Air : Nous sommes Précepteurs d'amour.

Tu parles toujours en Soldat.

COLIN.

C'est que nous avons du service.

N'ai-je pas soutenu l'Etat

Pendant trois ans dans la Milice ?

FANCHETTE.

Et l'on t'a réformé cependant !

COLIN.

C'est qu'on ne pouvoit plus me garder. Comment diable ! j'en sçavois plus que tous les autres : j'étois presque déjà la terreur du bataillon.

FANCHETTE.

Prends garde qu'on ne te donne encore ton congé :

COLIN.

Qu'appelles-tu, mon congé ?

FANCHETTE.

Not' maître ne cherche qu'un occasion pour te renvoyer ; ne t'aperçois-tu pas, depuis quelque tems, qu'il est toujours grondeur quand il te parle, de mauvaise humeur ?

COLIN.

Je ne l'ai jamais vu trop agréable.

FANCHETTE.

Hier il étoit sous la treille, & je l'épiois sans qu'il me vît ; il étoit agité, frappoit du pied : ce coquin de Colin me déplait, disoit-il ; c'est un paresseux, un railleur, il me débauche Fanchette, faut que je le chasse.

§ LE TONNELIER.
COLIN.

Comment tu crois qu'il est amoureux de toi à son âge ?

FANCHETTE.

J'en suis sûre.

COLIN.

Quelles preuves en as-tu ?

FANCHETTE.

Beaucoup.

A I R.

C'est un propos, c'est un regard
Que je remarque par hazard ;
Mais malgré ses tendres discours,
Quand il soupire,
Il me fait rire
De ses amours.

Si je cours, il est le premier
A s'empressez pour m'égayer :
Mais l'ardeur lui manque soudain ;
Et son courage,
Glacé par l'âge,
Reste en chemin.

Lorsque j'essaye une chanson,
S'il veut entrer à l'unisson,
Notre duo prouve d'abord
Que la vieillesse
Et la jeunesse
Vont mal d'accord.

OPERA-COMIQUE. 9
COLIN.

Comment ce vieux réître ose venir en maraude sur un terrain que je conserve ? ah mille yeux ! par la trente mille hallebardes ! je veux ! ... Fanchette, ne me retiens pas.

FANCHETTE *l'arrêtant.*

Que veux tu faire ?

MARTIN *dit dans la coulisse.*

Oui, oui j'irai.

COLIN *prêtant l'oreille & prenant ses outils.*

Je vais me mettre à l'ouvrage.

FANCHETTE.

Tu as raison, voilà not' maître ; travaille, Colin ; travaille, & s'il te gronde, ne repons rien ; entens tu, mon ami ?

COLIN.

Va, ne crains rien, laisse moi faire.

SCENE II.

MARTIN, [*avec un paquet de cerceaux & d'ozier.*]

ET LES PRÉCÉDENS.

MARTIN *d'un ton grondeur.*

QUE fait-on ici ? *(d'un ton radouci.)*

AIR: *Tonrelon ton ton.*

A travailler toujours je vois Fanchette.

FANCHETTE.

Ah est maître, vous ne sçauriez croire comme

10 LE TONNELIER;

nous nous occupons quand vous n'y êtes pas!

MARTIN *continuant l'air précédent.*

C'est fort bien fait . . . Que hâche ce fripon?

COLIN.

Not' bourgeois c'est un cerceau que je . . .

MARTIN *l'interrompant :*

Tais toi. *Poursuivant l'air :*

L'aimable enfant. Ah ! quelle est gentillette!

COLIN *continuant l'air en travaillant*

Mais ce n'est pas gibier pour un barbon.

MARTIN.

Qu'est-ce que tu dis ?

COLIN.

Je chante. *Il achève l'air.*

Ton relon ton-ton ,

Tontaine , ma tontaine ;

Ton relon ton ton ,

Tontaine ma ton ton.

MARTIN.

Je ne veux pas que tu chantes.

COLIN.

Comment je

MARTIN.

Je ne veux pas que tu parles.

COLIN.

Ni parler , ni chanter ?

MARTIN.

Non , je veux que tu travailles.

COLIN *chantant.*

Travaillons , travaillons de bon courage.

OPÉRA-COMIQUE. II

MARTIN.

Mais, je crois que tu te moques de moi!

FANCHETTE *à Colin à part.*

Tais-tois donc.

MARTIN *à Colin sans écouter Fanchette.*

Qu'as-tu fait pendant que j'étais dehors? voyons: la futaille de M. Simon, est-elle chez lui?

COLIN.

Elle est prête à revenir.

MARTIN.

Le baquet de la commère Jeanne.

FANCHETTE.

Je l'ai reporté not' maître.

MARTIN.

D'où vient ce coquin n'y alloit-il pas?

COLIN.

Eh pargué! je faisois l'ouvrage de la boutique.

MARTIN.

L'ouvrage de la boutique? l'ouvrage de la boutique? tiens fainéant, regarde; ne voilà-t-il pas le cuvier de père Sep? ce cuvier qu'on attend! ce cuvier qu'on me redemande depuis huit jours! ce cuvier qui ... que ... pourquoi n'est-il pas fini? dis?

COLIN.

Eh! là, là, méchant; ne vous échauffez pas tant; la gorge vous enfle que ça fait trembler!

FANCHETTE *à part.*

Il ne se taîra pas. (*à Martin.*) Regardez moi donc not' maître, (*elle lui passe la main sous le menton*) est-ce que vous avez fait votre barbe aujourd'hui?

LE TONNELIER;
MARTIN.

Pourquoi cela ?

FANCHETTE.

C'est que je vous trouve beau comme tout.

MARTIN, *riant & prenant la main de Fanchette.*

Tout de bon, mon petit chat.

COLIN *chante d'un ton ironique & chargé.*

Ah ! le bel oiseau , vraiment

MARTIN.

Encore ? voilà un coquin qui aime terriblement à chanter !

FANCHETTE.

Pourquoi lui défendre de chanter , not' maître ? cela egaye ; tenez , prenez vos outils , travaillez un peu avec nous , & chantez aussi quelque chose , pour nous donner courage.

MARTIN.

Est-ce que ça te feroit plaisir ?

FANCHETTE.

Oh ! beaucoup , j'aime à vous voir de bonne humeur.

COLIN.

Allons , not' bourgeois ! un petit air , ça n'vous coûtr'a rien , vous qui chantez tous les jours au lutrin.

MARTIN.

Tu ne te taisas pas !

FANCHETTE *à Martin.*

Il a raison ; chantez quelque chose , not' maître ! votre voix me réjouit comme le violon du Ménétrier.

OPÉRA-COMIQUE. 13
MARTIN.

Tu veux que je chante ?

FANCHETTE

Oui ; & nous ferons chorus.

MARTIN.

Allons donc.

A R I E T T E.

- « C'est pour le Dieu du vin
- » Qu'il faut nous mettre en train.
- » A l'ouvrage livrons-nous gaiement,
- » En attendant qu'un doux instant
- » De nos peines nous dédommage.
- » A grands coups,
- » Hâtons-nous,
- » Signalons notre courage ;
- » Demain , l'Amour
- » Aura son tour.

[Ensemble]

FANCHETTE. MARTIN. COLIN.

Bis. Travaillons ardemment,	Travaillons ardem- ment :	Travaillons ar- demment,
Demain , l'Amour	Pan, pan, pan, pan,	Patapan, patapan ;
Aura son tour.	Demain , l'Amour	Demain, l'Amour
	Aura son tour.	Aura son tour.

MARTIN *seul.*

- » Climène , au cabaret ,
- » Vit un jour Colinet.

LE TONNELIER;

- » La bergère voulut se fâcher ;
 » Mais l'Amant , sans s'effaroucher ,
 » Lui dit , en lui donnant un verre :
 » Paix , tais-toi ;
 » Si je bois ,
 » C'est à ta fanté , ma chère ;
 » Demain , l'Amour
 » Aura son tour.

T R I O.

- » Travaillons ardemment , &c.
 » Demain , l'Amour aura son tour.

M A R T I N.

Oh! ça Fanchette , c'est à toi maintenant. Dis moi quelqu'une de ces jolies chansons, que tu chantes, quand tu es sous l'ormeau avec tes compagnes ?

F A N C H E T T E.

Ah volontiers! laquelle aimez-vous mieux ?

M A R T I N.

Eh, celle que j'entens si souvent, qui dit ...; elle me paroît toujours nouvelle, quand c'est toi qui la chantes.

F A N C H E T T E *chante.*

Il étoit une fille

M A R T I N.

Ce n'est pas ça.

F A N C H E T T E *chante.*

» Les filles de ce hameau

M A R T I N.

Ce n'est pas encore ça. . . Eh morbleu! ça com-

OPÉRA - COMIQUE. 15

mence par un verger . . . avec un amour , & puis un
jardin , de fillete . . . avec des raisins.

FANCHETTE.

ROMANCE , notée N^o. 1.

- » DANS un verger , Colinette
- » Vit un jour de beau raisin ;
- » Elle se croyoit feulette ,
- » Vîte , elle y porta la main.
- » Prenez garde , Colinette ,
- » L'Amour veille en ce jardin.

- » DANS un coin , comme en un gîte ,
- » Le fripon l'attendoit-là ;
- » Il faïfit sa main bien vîte ,
- » Et de son arc la blessa ;
- » La pauvre fille , interdite ;
- » Fit un cri , puis soupira.

- » AH ! ah ! dit-il , ma poulette ;
- » Vous venez donc vendanger ?
- » La faute , belle indiscrete ,
- » Va vous donner à songer ;
- » En vendange , une fillette ,
- » Court souvent plus d'un danger :

MARTIN.

Comme c'est chanté ! ça me pénètre jusqu'au
fond du cœur : faut que je t'embrasse pour te ré-
compenser. *Il s'approche les bras ouverts.*

16 LE TONNELIER,

COLIN *se mettant au devant.*

Not' bourgeois, v'là mon maillet qui se démanche.

MARTIN *le repoussant avec colère.*

Eh, vas-t'en au diable avec ton maillet ; r'accommode-le.

FANCHETTE.

Nous irons demain à la Fête, n'est-ce pas ?

MARTIN.

Oui, oui, nous irons ; nous deux, ma petite.

FANCHETTE.

Oh ! comme nous danserons, comme nous chanterons, not' maître ; essayons un peu pour nous mettre en train. *Elle le prend par la main & chante.*

MARTIN.

Oui, oui, nous danserons demain ; pour le présent j'ai autre chose à faire. Pendant que je m'amuse à sauter, j'oublie que j'ai affaire ailleurs. J'ai promis au voisin de lui mettre une pièce en perce. Fanchette, vas-t'en au jardin, arroser les fleurs ; cueilles-en si tu veux, & amuse toi jusqu'à mon retour.

FANCHETTE.

J'y vais, not' maître. *Elle sort.*

MARTIN *à Colin.*

Toi, travaille : ou morbleu, tu auras affaire à moi. *Il sort.*

COLIN *sans l'écouter.*

AIR : *Branle de village, ou le rigodon que Fanchette vient de commencer.*

En revenant de Charenton,

D'où venez-vous, Belle ? Promenez-vous donc :

Je

OPÉRA-COMIQUE. 17

Je rencontrais la p'tite Fanchon,
Sautant, chantant la p'tite chanson :
D'où venez-vous ?
Promenez-vous,
Promenez-vous belle,
D'où venez-vous belle ? Promenez-vous donc.

SCÈNE III.

COLIN & FANCHETTE.

FANCHETTE.

COLIN.

COLIN.

Ah ! c'est toi, Fanchette ? tu ne cueilles donc pas des fleurs ?

FANCHETTE.

Non, j'attendois qu'il fût parti pour revenir. Tiens ; comme nous allons demain à la fête, prends ce ruban, dont une Dame de la ville m'a fait présent l'autre jour. Je l'ai reçu à ton intention, mon ami, pares-t'en à la mienne.

COLIN.

Est-il bien vrai, que ce soit d'une Dame ?

FANCHETTE *vivement.*

Oh, ce n'est pas d'un Monsieur, je t'assure ! c'est de cette dame, à qui je vais souvent porter des fruits.

18 LE TONNELIER,
COLIN.

Écoute Fanchette :

AIR : *A la façon de Barbari.*

Je veux bien m'en fier à toi ;

Mais en épouse habile,

Ne vas pas me garder ta foi

Comme on fait à la ville.

FANCHETTE.

Autrement qu'aux champs aime-t-on,

La faridondaine, la faridondon ?

COLIN.

Non, mais on y coiffe un mari,

Béribi,

A la façon de Barbari,

Mon ami,

FANCHETTE.

Est-ce que tu aurois déjà de la jalousie ?

COLIN.

Oh que nenni ! ça te ferait v'nir l'idée d'm'en donner.

FANCHETTE.

Ah ça, Colin, pendant que nous sommes seuls, dis moi, comment ferons-nous pour nous marier ?

COLIN.

Eh pardi ! comme les autres : qu'est-ce qu'il y a donc là de difficile ?

FANCHETTE.

C'est que not' maître n'y consentira jamais.

OPÉRA-COMIQUE. 19

COLIN.

Ah , faudra bien qu'il y consente : après tout ;
est-il ton père ? est-il ta mère ?

FANCHETTE.

Non : mais depuis que je les ai perdus , c'est lui
qui m'élève , & je n'aurois jamais la force de résister
à sa volonté.

COLIN.

Ah , je lui parlerai , moi ; laisse faire.

FANCHETTE.

Tu n'est pas assez raisonnable ; tu gâterois tout.

COLIN.

Aimes tu mieux l'épouser ?

FANCHETTE.

Nanni , vraiment !

COLIN.

Eh bien dame , arrange donc ça : tu dis qu'il veut
de toi pour sa femme , qu'il ne voudra pas que tu
sois la mienne ; tu voudrois bien m'épouser , & tu
ferois fâchée de le mécontenter.

FANCHETTE.

Je voudrois que tu imaginasses quelque moyen
de le déterminer , sans que ça vînt tout-à-fait de
nous.

COLIN.

Attens ; par ma foi , tu me fais songer à une
chose qui peut nous servir.

FANCHETTE.

Qu'est-ce que c'est , voyons ?

COLIN.

Maître Martin doit cent écus à mon oncle Ger-

20 LE TONNELIER,

vais, le meûnier, qui n'est pas à ça près, & qui nous aime tous les deux. J'm'en vais lui conter tout, l'engager à venir demander son argent à not' maître. Laisse faire... faudra que le bourgeois nous marie, ou qu'il paye : de ton côté rebute le tant que tu pourras.

FANCHETTE.

Ne t'inquiète pas, la première fois qu'il me défendra de t' parler, je lui dirai tout c'que je pense.

COLIN.

Je suis d'avis d'aller chez mon oncle.

FANCHETTE.

Non, il fera assez tôt quand ta journée sera faite ; je m'en vais bien vite, de peur que not' maître ne revienne & ne nous trouve ensemble. Adieu, mon ami Colin.

COLIN.

Adieu, ma p'tite Fanchette ; laisse moi donc seulement baiser ta main.

FANCHETTE.

Tantôt, tantôt ; songe à ton ouvrage.

COLIN.

Qu'c'est gentil ! on a bien raison de rechercher les femelles ! il n'y a morgué du plaisir qu'avec ça.



SCÈNE IV.

COLIN, *seul.*

ARIETTE. N^o. 2.

- « Q U A N D je vois Fanchette ,
 » Certain je ne sçais quoi
 » Me mets tout hors de moi.
 » Quand je vois Fanchette ,
 » Je regrette
 » De ne pouvoir toujours
 » Parler de mes amours. (*Fin.*)
- » LA chose la plus belle
 » Est un joli minois ;
 » Sa vie est toujours nouvelle ,
 » Même après cent fois.
 » Au près d'une fille
 » Gentille ,
 » Le cœur s'en va ,
 » Et l'on a
 » Du plaisir à cela ,
- » Q U A N D je vois Fanchette , &c.

SCÈNE V.

MARTIN, COLIN.

MARTIN,

Où est Fanchette ?

COLIN *à part, travaillant.*

Voyez vous ! toujours Fanchette !

MARTIN.

Colin, où est Fanchette ?

COLIN, *à part.*

Divertissons-nous à l'impatienter ?

il redit le couplet ci-devant,

En revenant de Charenton,

Promenez-vous belle,

Promenez-vous donc.

MARTIN, *après l'avoir écouté d'un air impatient.*

Colin !

COLIN.

Au diable ! [*il continue le couplet*],

Je rencontris &c.

MARTIN, *lui mettant la main sur la bouche.*

Chanteur maudit, m'écouteras-tu ?

COLIN.

Ah ! c'est vous, bourgeois ? eh, quel diable,
vous criez comme un fourd !

MARTIN.

Pourquoi ne me repons-tu pas quand je te parle ?

OPÉRA-COMIQUE. 23
COLIN.

Pourquoi m'interrompez-vous ? j'étois dans l'enthousiasme ; encore un coup de verlope & je vous finis-
fois une douve d'un propre

MARTIN.

Il n'est pas question de cela.

COLIN.

J'aurois donné six francs pour que cette douve fût
finie à mon gout.

MARTIN.

Je te dis encore une fois, qu'il n'est pas ques-
tion

COLIN , *avec emphase.*

Voyez quel tour cela prenoit, quelle grace, quelle
délicatesse !

MARTIN.

Veux-tu te taire.

COLIN.

Morbleu, après cela je ne travaille plus, & je
jette tout au diable. *Il jette son ouvrage sur les jam-
bes de Martin.*

MARTIN.

Aye ! ce Coquin m'a estropié.

COLIN.

Dame, excusez ; que ne vous rangiez-vous ? c'est
un reste du feu de l'action.

MARTIN.

Peste soit de l'action ! Où est Fanchette ?

COLIN.

Fanchette ? elle n'est pas ici.

MARTIN.

Je le sçais bien.

B iv

24 LE TONNELIER,
COLIN.

Pourquoi donc me le demandez-vous ? laissez-moi travailler.

MARTIN.

Je te demande en quelle maison, en quel endroit, chez quelle personne elle est allée ? Est-ce assez m'expliquer ? M'entens-tu ?

COLIN.

Oh ! oui, cela est clair. Sçavez-vous bien le jardin de M. Perfil ?

MARTIN.

Oui.

COLIN.

Eh bien, ce n'est pas-là. Mais au bout de ce jardin, il y a une place. Ce n'est pas encore-là. Mais prenez la troisième... attendez, c'est la quatrième... non ; oui, prenez la quatrième porte à droite, & entrez chez Madeleine le Hargneux, qui vous montrera à deux doigts du tems de votre défunte, d'heureuse mémoire, c'est-là. Etes-vous content ?

MARTIN.

Oui, excepté de tes réflexions, qui sont impertinentes. Mais changeons de propos : Mon ami, j'ai une grâce à te demander.

COLIN.

Ho, ho ! voyons, de quoi s'agit-il ?

MARTIN.

De décamper d'ici tout - à - l'heure.

COLIN,

Moi ?

OPÉRA-COMIQUE. 25

MARTIN.

Toi.

COLIN.

Allons donc, vous voulez rire.

MARTIN.

Morbleu ! je ne ris pas.

COLIN.

Ah ! v'là que vous riez tout en disant ç'a.

MARTIN.

Ne t'y fie pas ; c'est tout de bon , je te dis ; & ...
Tout de bon.

COLIN

Eh bien not'maître, v'la qu'est dit ; j'm'en vas ; nous compterons même un autrefois, si ça vous fait plaisir ; mais quoique nous nous quittions , ça n'empêche pas que nous ne restions amis ? N'est-ce pas ?

MARTIN.

A la bonne heure , mais que ce soit de loin.

COLIN

Vous ne me refuserez peut-être pas non plus un petit plaisir que je vas vous demander.

MARTIN.

Qu'est-ce que c'est ?

COLIN.

De venir à la noce.

MARTIN.

La noce , de qui ?

COLIN.

Eh pardi ! de Fanchette & de moi

MARTIN.

Ecoute Colin ; vois-tu bien ce bras-là ?

26 LE TONNELIER,
COLIN.

Oui parbleu , il ressemble l'épée d'un Maltotier ;
il branle dans le manche.

MARTIN.

Devines-tu à peu-près ce qu'il peut peser muni d'un
bon bâton ?

COLIN.

Non.

MARTIN.

Eh bien , s'il t'arrive de dire un mot à Fanchette ,
& d'approcher de ma maison , je te l'apprendrai.
Souviens-t'en.

COLIN.

Allons donc !

D U O.

MARTIN COLIN.

Prends garde à toi ; Comment , à moi !

Crains mon courroux ; Que ferez-vous ?

Morbleu ! ce bras t'étrillera. Parbleu ! nous verrons ç'a

COLIN.

Sans adieu not'mâitre ; je reviendrai voir bientôt
si vous êtes toujours dans les mêmes sentimens. Au
revoir , Bourgeois. (*il part en chantant*).

En revenant de Charenton.

MARTIN.

Reviens , reviens.



SCÈNE VI.

MARTIN, *seul.*

L'AIR goguenard de ce Coquin , me donne à penser qu'il s'entend avec Fanchette..... Mais non , bannissons cette idée ; & puisque j'en suis heureusement débarrassé , remettons-nous avec un peu de vin de la fatigue qu'il m'a causée. J'ai fur moi ma dame Jeanne..... Ah ! ma pauvre gourde , depuis que je suis amoureux , vous êtes bien négligée ! Mais qu'y faire ? Tout change , il faut prendre le tems comme il vient.

ARIETTE.

LOIN des soucis & des allarmes,
 L'esprit en paix, le cœur joyeux,
 Autrefois avec mille charmes
 Le bon vin s'offroit à mes yeux.
 Lorsque par une chansonnette,
 Je célébrois un fort si doux,
 Pour la rendre plus guillerette,
 Ma gourde y méloit ses gloux gloux.
 Aujourd'hui du Dieu de la treille,
 L'Amour vient d'usurper les droits ;
 Il triomphe de ma bouteille ,
 Et me force à suivre ses loix.

SCÈNE VII.

MARTIN, FANCHETTE.

FANCHETTE.

VOUS êtes de bonne humeur, not' Maître, car on vous entend parler de loin.

MARTIN.

Voici la friponne. (*brusquement*) D'où venez-vous?

FANCHETTE *intimidée*.

De chez Madeleine.

MARTIN.

Qu'avez-vous-là?

FANCHETTE.

C'est un gâteau, que Madeleine m'a donné pour goûter avec Colin.

MARTIN.

Et l'avez-vous vu Colin?

FANCHETTE.

Non vraiment.

MARTIN.

Regardez-moi-là; que je voie si vous mentez.

FANCHETTE *tremblante*.

Je ne mens pas, demandez plutôt.

MARTIN.

Tu trembles, ma petite? est-ce que tu as peur de moi; va rassure-toi? tout ce que je te dis est pour

OPÉRA-COMIQUE. 29

ton bien. Ne parle plus à ce Colin, c'est un libertin, un mauvais fujet, que je viens de renvoyer.

FANCHETTE.

Vous avez renvoyé Colin ! pourquoi donc ? quel mal a-t-il fait ?

MARTIN.

Beaucoup. Il est trop jeune pour ma boutique. Trop paresseux quand je suis à la maison, & trop éveillé quand je n'y suis pas. Enfin suffit, il me déplaisoit.

FANCHETTE.

Mais il étoit plein d'attention pour moi ?

MARTIN.

Tant pis morbleu, tant pis, voilà le mal.

FANCHETTE.

Et où est donc ce grand mal ?

AIR noté, N^o. 2.

- » PRÈS de moi dans la boutique,
- » Colin travaille du matin :
- » L'ouvrage fait, il s'applique
- » A cultiver notre jardin.
- » Par fois à cligne-mufette,
- » Quand le jour tombe & s'en va,
- » Nous jouons sous la coudrette :
- » Quel mal trouvez-vous donc-là ?

MARTIN.

- » Voilà ce qui me chagrine,
- » Tu fuis souvent seule au jardin ;

LE TONNELIER,

- » Puis , afin qu'il te devine ,
 » Tu dis : C'est fait , c'est fait , Colin.
 » Colin accourt : réponds de grace ,
 » Qu'arrive-t-il de tout cela ?

FANCHETTE.

- » Je suis prise , il prend ma place ;
 » Quel mal trouvez-vous donc-là ?

- » QUAND je suis ici seulette ,
 » Ne venez-vous pas près de moi
 » Me dire : Chère Fanchette ,
 » Tiens , je brûle d'amour pour toi ?
 » Colin en agit de même.
 » Puis - je me fâcher de ç'a ?
 » Comme vous , il dit qu'il m'aime ;
 » Quel mal trouvez-vous donc - là ?

MARTIN.

Enfin , je ne veux plus que tu lui parles. Fais-moi
 ce plaisir , ou je me fâcherai.

FANCHETTE.

Et s'il vient me parler lui ?

MARTIN.

Ferme-lui la porte au nez.

FANCHETTE

Si je le rencontre dans la rue ?

MARTIN.

Tourne-lui le dos ; fais ce que je te dis, Fanchette,
 tu feras ma bonne amie , ma petite femme ; je me
 ferai beau pour te plaire. Je t'aimerai , je te caresserai ,

te..... mais tu as envie de dormir, tu bâilles, va te coucher, mon enfant va.

FANCHETTE.

Il est encore de trop bonne heure.

MARTIN.

Tu t'en leveras plus matin.

FANCHETTE, *à part.*

J'y vais, mais je reviendrai tout aussi-tôt qu'il sera retiré; bonsoir (not' Maître).

MARTIN.

Bonsoir, mon petit chat. Voilà comme on les endort avec un peu de douceur; on fait de cela tout ce qu'on veut. La pauvre enfant n'a pas plus de malice... mais je ne suis pas mal adroit non plus, moi. Bien fûté qui m'attraperoit. Je ne me sens pas trop d'humeur de travailler ce soir. J'aime mieux mettre en ordre quelques mémoires. Les portes sont bien fermées. Allons voir ce qui m'est dû; car j'ai besoin d'argent pour ma noce.

SCÈNE VIII.

FANCHETTE, *sort doucement de sa chambre avec une chandelle à la main, & sur la pointe du pied.*

RÉCITATIF.

« FORT bien, il est entré; voyons

» Si Colin n'est point aux environs.

LE TONNELIER,

- » Qu'aura-t-il fait ? Dois-je espérer
 » De le voir bientôt arriver ?
 » J'entens du bruit . . . on ouvre . . . c'est lui-même ;
 » C'est Colin : quel plaisir extrême !
 » Colin ? Colin ? Mais je n'entens plus rien.
 » Ah ! je l'appelle envain.

A I R.

Q'U I L tarde à ma tendresse
 De te voir , cher Colin !
 Viens , viens à ta Maîtresse
 Annoncer son destin.

Q U' U N doux espoir t'amène ;
 Qu'il rassure mon cœur ;
 Et qu'il fasse à ma peine
 Succéder le bonheur.

S I l'Amour nous rassemble,
 S'il protège nos feux ,
 S'il nous unit ensemble ,
 Que nous serons heureux !

N o s ames , enchaînées
 Au gré de leurs desirs ,
 Se verront couronnées
 Par la main des Plaisirs.

Q'U I L tarde , &c.

C O L I N , *arrivant.*

Fanchette ?

FANCHETTE.

OPÉRA-COMIQUE. 33

FANCHETTE.

Ah te voilà! As-tu vu ton oncle?

COLIN.

Il va venir. Où est allé maître Martin?

FANCHETTE.

Dans sa chambre, & je crois se coucher. Mais comment es-tu entré?

COLIN.

Avec la clé, que notre maître avoit oubliée de m'ôter. Ah ça, bonsoir, tiens-toi prête pour quand mon oncle vindra réveiller le Daron.

FANCHETTE.

Pourquoi t'en aller si vite?

COLIN.

C'est que j'ai peur d'être entendu par maître Martin; les amoureux ne dorment guères, comme tu sçais, & les jaloux ont l'oreille fine.

FANCHETTE.

Tu sçais bien qu'il est trop éloigné pour nous entendre; & quand il viendrait, il marche si pesamment, que le bruit nous préviendrait, & l'empêcherait de nous surprendre: as-tu soupé?

COLIN.

Non vraiment, je n'osois pas te le dire; mais j'ai une faim de diable.

FANCHETTE. (*Elle va dans sa chambre*).

Attens-moi.

COLIN, *seul*.

Que vas-tu faire? Je crois à tout moment entendre ce peste de vieillard.

FANCHETTE (*revenant avec une serviette & une bouteille.*)

Tiens, voilà un gâteau & une bouteille de vin que je voulois te donner, & dont Madeleine m'a fait présent; nous en ferons notre petit souper.

COLIN.

Tu as raison ventrebleu! cela vient à propos comme une roquille d'eau-de-vie le jour d'une bataille. Quoi! tu mets une serviette! mangeons sur le tonneau sans cérémonie.

FANCHETTE.

Approche ce banc; asseyons-nous; mets-toi-là & ah c'est trop près, recule un peu.

COLIN.

Pourquoi donc?

FANCHETTE.

C'est que tu me gênes.

COLIN (*reculant.*)

Comme tu voudras; es-tu bien à présent?

FANCHETTE.

Oui mon ami. Veux-tu que je te verse à boire?

COLIN.

Pourquoi pas? *Il chante,*

» Et allons gai, réjouissons-nous.

FANCHETTE *lui mettant la main sur la bouche.*

As-tu oublié que not' maître est là?

COLIN.

Ma foi je n'y pensois plus.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS. SEP, *ivre.*

FORT bien, fort bien, voisins, vive la joie ; *il chante :*
 » Allons, gai, réjouissons-nous.

FANCHETTE.

Ah ciel ! nous sommes perdus ! Colin, tu as laissé
 la porte ouverte !

SEP.

Comment ! est-ce qu'il n'y a personne ici ? Oh garçon ! la boutique.

COLIN.

Eh bien, qu'est-ce que vous voulez, père Sep ?

SEP.

Ah ! c'est toi Colin ? comment te portes-tu, mon
 ami ?

FANCHETTE.

Ne faites donc pas tant de bruit, & dites doucement
 ce que vous voulez ?

SEP.

Ce que je veux ? ma foi je n'en sçais rien, je ne
 m'en souviens plus ; & cependant faut bien que j'aie
 venu pour quelque chose, car c'est tout simple ça.

COLIN.

Parlez donc bas.

SEP, *très-haut.*

Comment ! parler bas, est-ce qu'il y a des malades
 ici ?

FANCHETTE.

Non, c'est not' maître qui dort.

S E P.

Il dort ; eh bien ! vous veillez vous autres ? n'est-ce pas, enfans ?

FANCHETTE.

Encore une fois , père Sep , parlez donc bas !
(à part) ce vilain homme me fait mourir de frayeur.

COLIN.

Eh bien , avez-vous trouvé ce que vous vouliez dire ? N'est-ce pas votre cuvier ?

S E P.

Mon cuvier ? non ; si fait ; ah ! c'est juste , je m'souviens ; oui , c'est mon cuvier que j'voulois d'mander à Maître Martin.

COLIN.

On vous le portera demain , père Sep. Laissez-nous , & allez vous coucher , bonsoir.

S E P.

Comment ! bonsoir ; que j'maille coucher ! à qui parles-tu mon ami ? je m'en irai si je veux ?

COLIN.

A votre aise.

S E P.

Et je resterai s'il me plaît.

FANCHETTE.

Vous avez raison. Jamais nous ne pourrons nous en défaire !

S E P.

Voilà un plaissant Orlibrius de vouloir envoyer coucher un Sindic de communauté , Marguiller de

OPÉRA-COMIQUE. 37

la Fabrique, un homme décoré dans les charges. Apprenez que je suis honnête-homme, moi, si vous ne me connoissez pas, & quand à ce qui est de ça... à Fanchette. Oh ça, mon p'tit trognon, un p'tit baïser pour faire la paix?

FANCHETTE.

Allez, allez, père Sep, nous verrons ça un autre jour.

SEP.

Vous ne voulez pas! ch bin la liberté! *libertas!* Je m'en vas, bonsoir.

COLIN.

Ah, par ma foi, nous sommes bienheureux d'en être quittes.

FANCHETTE.

Ah! la vilaine chose qu'un ivrogne!

SEP, *revenant.*

Dites donc, enfans de la joie, voulez-vous bien me permettre d'allumer ma pipe à votre feu?

FANCHETTE.

Ah! le voila encore.

COLIN.

Mais pargué, ne criez donc pas si fort, Papa?

SEP.

Est-ce que je parle pas bas? je fais pourtant des efforts pour adoucir ma voix. *Il parle très-fort.*

FANCHETTE.

Oh! je m'envais moi, car il ne finira pas.

SEP *l'arrêtant.*

Restez, restez donc la p'tite mere, que je ne vous chasse pas; quel diable.... *Appervevant la bouteille.* Ah, ah, qu'est-ce que c'est que ça? du vin? est-il bon,

38 LE TONNELIER,
enfans ? voyons ; je suis altéré comme tous les diables ; vous voulez bien me permettre ? (*Il boit.*)

COLIN, à *Fanchette qui s'impatiente.*

Mais, Fanchette, que veux-tu ? vaut mieux le laisser faire que de l'obstiner. Eh bien, Patron, êtes-vous défaltéré ?

S E P.

Oùï, mon enfant. Bonsoir (*en regardant Fanchette*) le joli p'tit ménage ! l'ami Colin, tu m'as l'air d'un gaillard qui n'arrange pas mal ses flûtes. Et vous la p'tite mere, il me paroît que.... vous sçavez bien où vous mettez les vôtres. N'est-ce pas ? *Il prend un bout de la serviette :* Vo' vin étoit admirable. *Il secoue la serviette en prononçant le dernier mot, & jette à bas le Tonneau avec tout ce qui est dessus.*

F A N C H E T T E.

Oh ciel, tout est renversé, la lumière éteinte !

S E P (*sur la porte.*)

Bonne nuit, mes enfans, prenez-garde de réveiller le Patron ; entendez-vous ? (*Il part.*)

C O L I N.

Le diable qui t'emporte !

F A N C H E T T E.

Tu n'es pas sauvé, Colin ?

OPÉRA-COMIQUE. 39

COLIN.

Eh non , je ramasse ce qu'il a fait tomber.

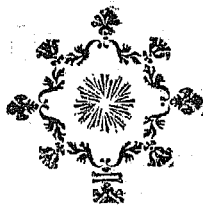
FANCHETTE.

Dépêche-toi. J'entens remuer la-haut... je me sauve , tâche de t'échapper ? *Elle entre dans sa chambre.*

SCÈNE X.

COLIN, *tâtonnant.*

TACHER est bien dit ; car je suis si entrepris , que je ne sçais où mettre les pieds ... On vient , c'est maître Martin ; je tiens le tonneau , cachons-nous derrière je m'esquiverai , si je peux , sans être vu.



LE TONNELIER,

SCÈNE XI.

MARTIN, *un flambeau à la main.*

ARIETTE, *qui se peut passer.*

» S I L E N C E , écoutons ;

» Paix , tout doux , approchons ;

» Je crois entendre

» Descendre

» Ici quelque fripon.

» Mais , non , je ne vois personne ;

» J'ai pourtant , dans la maison ;

» Entendu faire carillon.

» Haye ! haye ! je frissonne.

» Ce n'est rien , par bonheur.

» Comment ! à mon âge ,

» Je manque de courage ?

» Allons , il faut avoir du cœur.

» Chut ! chut ! je vois quelque chose là-bas

» Qui ne bouge pas ;

» Tâchons de reconnoître

Ce que ce peut être.

» Hem ! hem ! Hélas ! je n'ose avancer ;

» Je n'ose m'approcher ;

» Il vaut mieux me retirer.

OPÉRA-COMIQUE. 41

A mesure que Martin se retire, Colin fait rouler le Tonneau du côté de la porte pour se sauver.

MARTIN.

Ce tonneau qui marche tout seul! Amoi! au vo-
leur! à l'aide Fanchette!

COLIN.

Je ne pourrai jamais partir sans qu'il me voie!

MARTIN, *s'avangant.*

Je crois que c'est ce maraut de Colin?

COLIN.

Eh oui, c'est moi, not' Bourgeois: est-ce que vous
ne me reconnoissez pas?

MARTIN.

Ah! tu y reviens encor, pour le coup tu ne l'échap-
peras pas.

COLIN.

Gageons que si...

MARTIN, *court pour ramasser le manche à balai.*

Attens, attens.

COLIN, *s'ensuyant.*

Oui, oui, attendez-moi, je vas revenir.

MARTIN.

Ah le coquin!

SCÈNE XII.

FANCHETTE.

QU'AVEZ-VOUS donc à crier, not' Maître? comme
vous paroissez en colère!

LE TONNELIER,
MARTIN.

Taisez-vous.

FANCHETTE.

Bon Dieu ! comme vous êtes laid', quand vous voulez vous fâcher ! je m'en vais, vous me faites peur !

MARTIN, *la prenant par le bras.*

Restez morbleu, restez.

FANCHETTE.

Ah le mauvais ! finissez, vous me faites mal : laissez-moi aller.

MARTIN.

Oui, je te laisserai aller... mais tu me diras auparavant, ce que Colin est venu faire ici ce soir ?

FANCHETTE.

Quoi ! Colin est venu ?

MARTIN.

Tu le sçais bien, friponne, & c'est toi qui l'as introduit.

FANCHETTE.

Moi ?

MARTIN.

Oui, tu lui as ouvert la porte, tu l'as fait entrer ; tu voulois t'en aller avec lui, tu voulois... Dit donc que cela n'est pas vrai ?

FANCHETTE, *pleurant.*

Allez, c'est bien méchant, d'inventer des impostures pareilles.

MARTIN, *à part.*

La voila qui pleure.

OPÉRA-COMIQUE. 43

FANCHETTE.

Je ne vous aurois pas cru capable de cela.

MARTIN.

Eh bien , parle , appaise-toi ma petite ; je veux bien croire que tu n'es pas d'accord avec ce coquin ; mais si tu ne lui as pas ouvert , comment est-il entré ?

FANCHETTE.

Lui aviez vous ôté la clé en le renvoyant ?

MARTIN.

Non vraiment , tu m'y fais penser.

FANCHETTE , *toujours pleurant.*

Allez , c'est bien mal à vous de me traiter comme vous avez fait.

MARTIN.

Ce n'étoit pas pour te faire de la peine , ma petite ;

FANCHETTE.

Pourquoi donc ?

MARTIN.

C'étoit pour rire. Allons touche-la , & soyons bons amis. Tu ris ! c'est signe que tu ne m'en veux plus ; n'est-ce pas ?

FANCHETTE.

Ah ! vous ne devinez pas tout , *à part.*

MARTIN , *à part.*

Elle n'ose pas me dire qu'elle m'aime. Oh ça Fanchette , je ne retournerai pas là-haut , & je vais travailler pour passer une heure avec toi , ça te fera-t-il plaisir ?

FANCHETTE.

Oh ! pour cela oui. (*A part.*) Pendant ce tems-là Colin reviendra.

44 LE TONNELIER,
MARTIN, (*à part.*)

Je ne me trompois pas, elle m'aime de tout son cœur; aide moi à mettre ce cuvier en place, que je le ratiffe en-dedans. Quel plaisir j'aurai quand tu seras ma femme!

FANCHETTE.

Oh! nous n'en sommes pas-là.

MARTIN.

Laisse faire, cela viendra.

FANCHETTE.

Ah! peut être.

MARTIN.

Pourquoi pas? est-ce que tu ne me trouves pas assez beau?

FANCHETTE.

Oh! je ne dis pas cela.

MARTIN.

Voudrais-tu, que je fusse plus jeune?

FANCHETTE.

Oh! non.

MARTIN.

Plus riche?

FANCHETTE.

Je ne vous en aimerois pas davantage.

MARTIN.

Eh bien, c'est parler cela; oui ma petite Fanchette; contentement passe richesse; mais l'un & l'autre font bons; ne t'inquiètes pas; tu trouveras avec moi le plaisir & le profit. Compte sur ma parole.

Il entre dans le cuvier.

SCÈNE XIII.

MARTIN, *dans le cuvier*; COLIN;
FANCHETTE.

COLIN, *bas à Fanchette.*

FANCHETTE?

FANCHETTE.

Il est là-dedans.

MARTIN.

Je ne crois pas que Colin ait envie de revenir ;
qu'en dis-tu Fanchette ?

FANCHETTE.

Oh ! vous dites bien, not' Maître. (*à Colin*) Et
ton oncle ?

COLIN.

Il me fuit.

MARTIN.

Fanchette, tu ne dis mot ; est-ce que tu es encore
fâchée ?

FANCHETTE.

Oh ! non ; je suis très-contente.

MARTIN, *à part.*

Elle est contente d'être auprès de moi, que je suis
heureux ! Fanchette, dis moi quelque chose de drôle
pendant que je travaille, ça nous fra passer le tems.

FANCHETTE.

Je sçais bien une chanson nouvelle, mais je n'ose
pas vous la dire.

LE TONNELIER;
MARTIN.

Pourquoi?

FANCHETTE.

C'est qu'elle est sur Jacques, le Tonnelier.

MARTIN.

Qu'importe, à cause que c'est un confrère, chante
toujours.

COLIN.

Pardi ça vient bien.

MARTIN.

Eh bien, chante donc Fanchette, chante !

FANCHETTE.

Allons, allons.

VAUDEVILLE, noté N^o. 34

» UN Tonnelier, vieux & jaloux,

» Aimoit une jeune Bergère :

» Il comptoit être son époux ;

» Mais il n'avoit pas sçu lui plaire !

» Lubin, Berger jeune & bienfait,

» Courtisoit la belle en secret.

» Travaillez, travaillez, bon Tonnelier,

» Racommodez votre cuvier.

MARTIN & FANCHETTE.

» Travaillez, travaillez, bon Tonnelier,

» Racommodez votre cuvier.

MARTIN.

Elle est par ma foi bonne celle-là, chante, chante.

» UN jour, dans le fond d'un cuvier,

» Travailloit un Amant antique ;

- » Lubin , habile à l'épier ,
- » Entre aussi-tôt dans la boutique ;
- » Et par les plus tendres discours ,
- » Charme l'objet de ses amours.
- » Travaillez , &c.

MARTIN.

Fort bien , fort bien ! (*il rit.*) Ah , ah , chante , chante :

- » LE jaloux ne soupçonne rien ,
- » Et son ouvrage seul l'occupe ;
- » Mais Lubin sçait user très-bien
- » Du tems quē lui laisse sa dupe ;
- » Et de sa Maîtresse à l'instant ,
- » Il baise la main tendrement.
- » Travaillez , &c.

MARTIN *à part.*

Eh bien , tu ne chantes plus Fanchette ? est-ce que c'est la tout ?

FANCHETTE.

Si fait , si fait.

MARTIN.

Eh bien ! Chante , chante.

- » L'AMANT , charmé de ce destin ,
- » Se plaisoit à ce badinage ;
- » Et peu satisfait de la main ,
- » Il voulut ofer davantage ;
- » Aux oreilles du vieux jaloux ;
- » Il prend un baiser des plus doux.

*Ici Martin sors la tête hors de son cuvier , pendant
que Colin veut embrasser Fanchette , pendant
qu'elle chante.*

» Travaillez ; travaillez , bon Tonnelier ,

» Racommodez votre cuvier.

MARTIN *à part.*

Je suis trahi ! (*à Colin*) Ah ! te voilà donc encore
pendart !

COLIN.

Chante ! chante !

MARTIN.

Ah ! double traître ! je vais t'apprendre à chanter !

SCÈNE XIV & dernière.

GERVAIS, MARTIN, COLIN,
FANCHETTE.

GERVAIS.

QU'EST-CE qu'il y a donc ?

MARTIN.

Ah ! maître Gervais , je suis assassiné ! votre co-
quin de neveu m'a fait damner aujourd'hui : aidez
moi à le rosser , je vous en prie.

GERVAIS.

Doucement , maître Martin ; n'embrouillons point
les moutures ; parlons d'un affaire qui me regarde ,
& puis nous viendrons à la vôtre.

MARTIN.

MARTIN.

Volontiers, pourvu que

GERVAIS.

Vous me devez cent écus, maître Martin ?

MARTIN.

Cela est vrai. (*à part.*) Que diable vient-il me demander ? (*haut*) Votre coquin de neveu.....

GERVAIS.

- Votre billet est échu depuis longtems ; je veux être payé.

MARTIN.

Diable emporte si j'ai le sou.

GERVAIS.

Arrangez vous, il me faut de l'argent, & tout-à-l'heure ; je ne peux pas faire venir l'eau au moulin, si personne ne me paye : ainsi, de l'argent, ou demain je vous fais exécuter.

MARTIN.

Encore un coup, je n'ai pas le sou.

GERVAIS.

Tant pis : nous vendrons vos meubles. Votre ser- viteur, maître Martin, à demain.

MARTIN.

Quel embarras ! écoutez donc, maître Gervais ; écoutez ?

GERVAIS.

Que voulez vous que j'écoute ? est-ce de l'argent ?

MARTIN.

Non ; mais on peut s'arranger : que je vous dise.... je suis honnête homme.....

GERVAIS *s'en allant.*

Vous conterez vos raisons à l'Huissier. Bonsoir.

COLIN *à Martin.*

Mon oncle, maître Martin dit qu'il est honnête

homme, mais il n'a pas d'argent; que voulez vous il n'est pas le premier. Tenez, mon oncle, faisons une chose : v'là Fanchette, qui me servira de nantissement: que maître Martin me la donne en mariage, je me charge de la dette.

MARTIN.

Comment! coquin!

GERVAIS.

Mais cette proposition-là me paroît assez raisonnable, maître Martin?

MARTIN.

Comment! il faudra que je perde Fanchette!

GERVAIS.

Aimez vous mieux aller en prison? Après cela; routes réflexions faites, j'aime mieux mon argent. Serviteur.

MARTIN.

Un moment, de grace!

GERVAIS.

Décidez-vous donc?

MARTIN *à part.*

Les traîtres m'ont joué... la friponne ne m'aime point. Il m'arriveroit quelque malheur, si je l'épou-
fois malgré elle.... Allons, maître Gervais, n'ayons point de procès.

GERVAIS.

Je suis charmé de vous voir raisonnable.

MARTIN.

Je ne trouve qu'une chose à redire là-dedans.

GERVAIS.

Qu'est-ce que c'est?

MARTIN.

Quelque chose qui arrive, votre neveu gardera le nantissement; & ma dette, que deviendra-t-elle?

OPÉRA-COMIQUE. 51
GERVAIS.

N'en foyez point inquiet. Vous avez pris sur votre cœur ; je veux bien prendre aussi quelque chose sur ma bourse : voilà votre billet.

MARTIN.

Vous me le rendez ?

GERVAIS.

Dechirez-le : qu'il n'en soit plus question.

MARTIN.

Embrassez-moi , maître Gervais ; vous êtes un brave homme. Je gagne cent écus pour ne pas faire une sottise ; il y a plaisir de devenir sage à ce prix-là.

COLIN.

Not' maître , vous voudrez bien oublier l'histoire du Tonneau ?

GERVAIS.

Tais-toi , ne songeons qu'à nous rejouir ; je veux que la noce se fasse chez moi : maître Martin , vous viendrez avec nous , vous devez en être , nous boirons ensemble.

MARTIN.

Oh ! pour cela , c'est de tout mon cœur.



V A U D E V I L L E.

MARTIN.

TR O P occupé de mon ouvrage ,
Je ne songeais pas au ménage
Qui s'arrangeoit sous mon cuvier ;
Mais je ne suis pas le premier :
Laiſſons la plainte & le murmure ,
Le travail & le vin
Banniſſent le chagrin.
Pour oublier mon aventure ,
Buvons , travaillons ardemment ,
Et tant , tant , tant ,
Que le plaisir naiſſe à l'inſtant.

LE TONNELIER, GERVAIS.



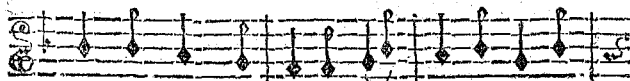
C'Est pendant le cours du bel âge, Qu'il faut son-



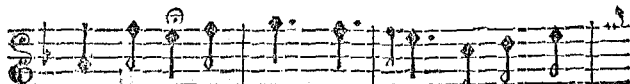
ger au mari- age ; Un vieil a- mant soupire en



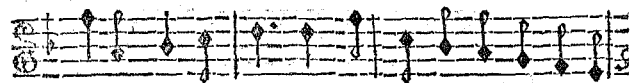
vain, Pour lui rien ne tourne au mou- lin. Si son mal-



heur veut qu'il y vienne, Tous passent de- vant



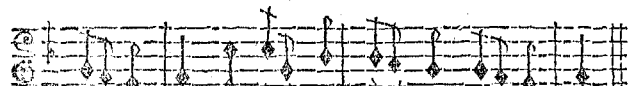
lui, On rit de son en- nuei : Jeunes gens,



avant qu'il en- graine, Ai- mez, travaillez ardem-



ment, Et tant, tant, tant, que le plai- sir naisse



à l'instant, Que le plai- sir naisse à l'instant.

FANCHETTE.

- „ COLIN, l'Himen à toi m'engage ;
 „ Mais, pour soutenir le ménage,
 „ Tu sçais bien qu'il faut travailler ;
 „ Tu ne t'en feras pas prier.
 „ Pour te donner plus de courage ;
 „ Près de toi je serai ;
 „ Toujours je te dirai :
 „ Allons, Colin, vite à l'ouvrage.
 „ Aimons, travaillons, &c.

COLIN.

- „ J E suis à toi, chère Fanchette ;
 „ Ah ! que mon ame est satisfaite !
 „ Tu me verras tout plein d'amour ;
 „ Pour toi m'empresser nuit & jour ;
 „ Je n'attendrai pas qu'on me prie :
 „ Le travail est un bien,
 „ Et la peine n'est rien,
 „ Quand on a femme aussi jolie.
 „ Aimons, travaillons, &c.

MARTIN.

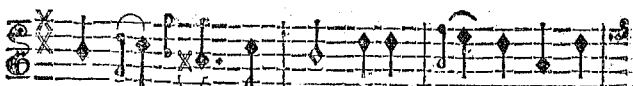
- L E desir de votre suffrage
 M'a fait mettre en apprentissage ;
 Pour exercer plus d'un métier.
 Je sçais qu'un pauvre Tonnelier
 N'est pas un fort grand personnage
 Mais qu'importe, après tout,
 S'il est de votre goût ?
 Pour me donner cœur à l'ouvrage,
 Frappez, frappez donc ardemment ;
 Et tant, tant, tant,
 Que le plaisir naisse à l'instant.

54 LE TONNELIER,

N^o 1.



DAns un verger Coli- net-te ; Vit un



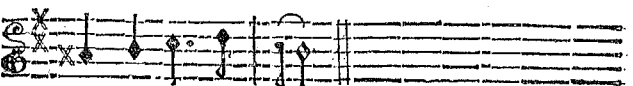
jour de beau rai- sin : Elle se croyoit feu-



let- te ; Vite elle y por-ta la main.



Pre- nez garde , Coli- net- te : L'A-mour

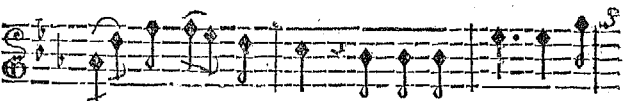


veille en ce Jar- din.

N^o 2.



PRes de moi, dans la bou- tique , Colin tra-



vail- le du ma- tin. L'ouvrage fait, il s'ap-

OPÉRA-COMIQUE 55



plique A cul-ti- ver no- tre jar- din.



Par fois à cligne- muf- fet- te, Quand le



jour tourne & s'en va, Nous jou- ons sous la cou-
Refrain.

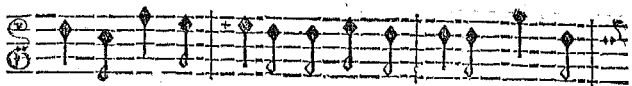


drette. Quel mal trouvez-vous donc là ?

N^o 3.



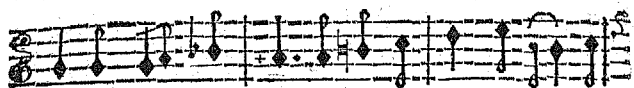
UN Tonne- lier vieux & ja- loux Aimoit u-



ne jeune Ber- gere : Il vouloit être son é-



poux: Mais il n'a- voit pas sçu lui plaire. Lubin, Ber-



ger jeune & bien fait Courti-foit la Belle en se-



cret : Travaillez, travail-lez, bon Tonne- lier,



Raccommo- dez votre cu- vier;

FIN.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un
manuscrit qui a pour titre *le Tonnelier, Opéra-Comique*, &
je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression.
A Paris, ce 16 Mars 1765.

MARIN.

*Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent au Nouveau
Recueil du Théâtre de la Foire.*